

Deux secondes

par

Bernard Comment

The logo for JURA L'ORIGINAL is displayed on a white rectangular background with rounded corners. The word "JURA" is written in a bold, black, sans-serif font. To the right of "JURA" are three horizontal red bars. Below "JURA" is the word "L'ORIGINAL" in a smaller, black, sans-serif font. A small red circle is positioned between "L'" and "ORIGINAL".

JURA
L'ORIGINAL

*Cette publication originale est éditée par la République et Canton du Jura.
Le texte original est de Bernard Comment.
Tous droits de reproduction complète ou partielle sont soumis à une demande
par écrit à la République et Canton du Jura à Delémont (Jura suisse).
© Copyrights 2012*

Elle m'a dit, au téléphone, pour une fois sois à l'heure. D'où elle tirait cette phrase, ça m'échappe encore. Nous ne nous sommes pas vus, ni entendus, depuis près de trente ans, et là, après quatre ou cinq minutes de conversation, elle me balance ça. La dernière fois que nous avons passé la nuit ensemble, c'était en 1980, nous venions d'atteindre nos dix-huit ans, elle avait des idées fantasques qui lui passaient par la tête, des rendez-vous dans le futur, le 1er janvier 2000 sur les bancs de pierre

de l'hôtel de ville, par exemple, ou 2020, elle avait cette date en tête, un bégaiement du calendrier disait-elle, on se verra où en 2020? Elle m'avait alors proposé de partir, le lendemain, par le train de 8h 22, pour un long voyage dont nous ne reviendrions peut-être pas, je n'avais aucune envie de quitter Porrentruy à cette époque, ma petite ville où j'avais mes habitudes, mes références, mes désirs, mes copains, je lui avais aussitôt répondu que non, je ne serais pas là, sur le quai, elle avait penché la tête et avait tendrement insisté, oui tu seras là, je le sais, tu seras là parce que tu m'aimes et que tu m'aimeras toujours. Je déteste me lever tôt le matin, et j'avais même renoncé à l'idée d'aller lui dire au revoir, sur le quai. Nous nous sommes perdus de vue. Plus de nouvelles, plus le moindre mot. Mon cousin François, lui, elle l'a revu, souvent je crois,

et longtemps. Il y a encore quatre ou cinq ans ils étaient en contact, bien qu'il en parlât peu, c'est vrai qu'on se voyait moins, la distance, les destins qui divergent.

Le TGV s'est arrêté en douceur dans la gare surgie de nulle part, en rase campagne, Belfort n'apparaît pas à l'horizon. Le caoutchouc de mes baskets glissait sur les lames de bois, c'était une fantaisie, de m'habiller ainsi, et de décider de faire ces quelques kilomètres jusqu'à la frontière en courant, deux heures de course environ, c'est ce que j'ai calculé sur l'ordinateur, un taxi m'attendait à Boncourt, dans la nouvelle douane, immense, hors du village, c'est décidément un signe de l'époque, ces grandes constructions au milieu des champs et des routes. Et il était là, mon chauffeur, depuis un bon moment je pense, calme, impavide

avec son accent de la région, une façon de ne pas s'en laisser conter par l'accélération générale du monde, de ne pas s'embarquer dans l'excitation commune: le Jurassien ne croit pas trop à l'urgence, il est paysan dans l'âme, façonné par l'écoulement lent et infiniment répété des saisons, comme une sagesse qu'il inscrit dans le débit de ses mots. Ce qui n'empêche pas ce même Jurasien de rouler souvent à toute allure avec sa voiture, un des investissements principaux pour bien des gens...

Dans ses notes de cinéaste, Jean Renoir dit que la bonne vitesse pour filmer un paysage est celle d'un bateau sur une rivière ou un fleuve. Il n'y a aucune activité fluviale dans le Jura, aucun bateau sur l'eau, malgré quelques cours comme la Birse, le Doubs, l'Allaine, je garde aussi un fort souvenir du Creugenat,

rivière karstique au parcours incertain, dont le trou de jaillissement est à sec le plus souvent, mais qui peut brusquement sortir des entrailles calcaires et déborder dans la plaine de Courtedoux que les petits avions ont désormais abandonnée. Mais à chaque fois que j'arrive en Ajoie, ou que je suis dans les pâturages francs-montagnards, je me dis que la bonne vitesse est justement celle de la langue, donc du marcheur, pour bien goûter les courbes des collines et les douces pentes qui forment les vallées ou les plaines, avec de merveilleuses forêts où se mélangent richement les feuillus et les sapins. Il y a, dans le Jura, une sorte d'écoulement du paysage, un enchaînement souple et gracieux des champs, des chemins, des bosquets. Il m'arrive régulièrement de me demander d'où vient l'attachement à une région. La terre natale? Pas vraiment, on est alors trop

petit, et tout à fait inconscient de ce qui vous environne. Plutôt l'enfance tardive, et surtout l'adolescence, la découverte de l'amour qui imprègne les paysages, les atmosphères, les saisons.

Une fois arrivé dans la maison familiale, il me restait une heure et dix minutes pour prendre une douche, m'habiller avec ce que j'ai de vêtements ici, un jean, un vieux pull en cachemire et une épaisse veste de cuir héritée de mon père, et prendre la voiture pour rejoindre Les Breuleux où elle m'attendait. Soixante-dix minutes, septante minutes, c'est toujours une hésitation dans ma tête, accepter mes habitudes françaises ou revenir à l'expression locale, et plus largement romande ? J'aime le découpage du temps. Les minutes, les secondes. Comme une lame qui tranche d'infimes lamelles.

Enfant, j'adorais prendre un couteau suisse, un vrai, de ceux qu'on fabrique dans la région, et me concentrer pour couper dans un cervelas les plus fines tranches possibles, jusqu'à une forme de transparence. Fines comme les secondes du temps qui s'écoule, avec l'aiguille qui tressaute ou glisse le long du cadran. On l'appelle une trotteuse – je l'entends résonner dans ma tête au rythme de mes pas dans la course essoufflée pour rejoindre un amour d'autrefois, cette fille que je n'osais même pas embrasser sur la bouche devant la porte de son immeuble, des heures d'hésitation, d'atermoiements. Le plus étonnant, avec le recul, est que je n'ai pas même discuté, son invitation semblait une évidence, une convocation presque, le 29 février à midi précises, j'ai hésité à lui dire précis, pas précises, mais je n'étais plus tout à fait sûr, et elle en

était déjà à me préciser que pour elle aussi c'était un long voyage, plus long que pour moi, surtout depuis l'ouverture de la ligne à grande vitesse sur Belfort, elle a encore ajouté qu'elle n'aurait pas grand-chose à me dire, que c'était trop tôt. Elle avait hésité à venir à l'enterrement de mon cousin, mais tout le monde n'aurait pas apprécié sa présence, c'était délicat, un jour je comprendrais. Nous aussi, nous avons vécu de belles choses, a-t-elle conclu. Ne l'oublie jamais.

Les forêts de sapins, les murs parcellaires de pierres blanches enchevêtrées, c'est ici un autre paysage, plus tranché, plus marqué dans ses couleurs. Les Breuleux. J'ai toujours aimé les lieux qui se désignent au pluriel, il y en a d'autres pas loin, les Emibois par exemple, de beaux noms mystérieux. Elle attend, devant la portière de sa voiture,

carrosserie grise, grosse cylindrée. Je l'ai reconnue tout de suite, malgré ses cheveux, longs à présent, bien loin de la coupe garçon d'autrefois, et malgré son visage à la peau grisâtre. Elle jette sa cigarette à terre, l'écrase du bout de sa chaussure, et me sourit. Il y a quelque chose de fatigué dans ses yeux. Elle essaie d'y mettre de l'énergie, un peu de l'effervescence qui lui donnait tant de charme, mais je sens une lassitude, comme une souffrance. Elle semble vite s'essouffler, et marche avec prudence. Quelques restes de neige sur le bitume pourraient lui inspirer une peur de glisser, mais ce n'est pas la cause. Son pas hésite, ses bras semblent chercher un appui devant elle, dans le vide.

L'usine est élégante, une construction moderne attenante à la partie ancienne, plus

que centenaire. J'aimais, en sortant de l'école, m'attarder devant les fenêtres d'une des nombreuses fabriques horlogères, on y produisait des mouvements et l'on pouvait observer de plain pied les employés en train d'assembler les pièces, et notamment les pierres, qui nous fascinaient, des rubis ou autres semi-précieux, et les fines brucelles et les micro tournevis, ou encore l'œilleton. Parfois, l'été, la fenêtre était ouverte, on avait droit à quelques explications à voix retenue, la région a toujours baigné dans le temps, la mesure du temps, pas de grandes marques, installées plutôt à Genève et dans la vallée de Joux mais de la sous-traitance, boîtes de montre, mouvements, pièces détachées, tandis qu'ici, c'est le luxe, le très haut de gamme, on sent d'entrée le prestige des produits fabriqués, rien d'ostentatoire, ni dans le hall ni dans la salle où nous sommes

reçus, mais une élégance, un choix avisé des matériaux.

On nous fait asseoir, le directeur viendra dans quelques minutes. Je la regarde, silencieusement. Elle sourit à peine, en hochant la tête. Elle me dit, tu te souviens, la légèreté. C'était notre devise, être légers, de plus en plus légers, aériens même. Bien sûr que je m'en souviens. La première fois que nous nous sommes rencontrés, c'était un samedi matin, à Delémont, un concours d'athlétisme, dans le cadre de l'école. Elle était là, au bord de la surface en tartan, fine, élancée, avec un justaucorps qui moulait ses seins encore menus. Nous avions seize ans, j'avais peur de prendre la barre dans le dos et de m'écraser dessus, l'exercice du saut en hauteur me fascinait et me terrorisait à la fois. Elle était venue vers

moi et m'avait dit, il faut davantage plier le genou au moment où tu pivotes, et elle m'avait simulé le mouvement, les poils tout fins, presque naissants, sous ses aisselles m'avaient ému. J'étais tombé amoureux à cet instant-là, très exactement, une seconde, une fraction de seconde, et ensuite je l'avais regardée différemment. Notre histoire avait duré plus de deux ans, avec des hauts et des bas, jusqu'à ce qu'elle parte, ce beau matin de début d'été, sans but précis, à l'étranger, elle voulait un autre pays, elle voulait fuir, s'échapper, rien n'aurait pu la retenir, et je l'avais bien compris. J'aurais été de trop, même si elle prétendait le contraire. Je n'ai jamais su à quel moment elle a de nouveau croisé mon cousin, ni la nature exacte de leur relation, et ce n'est pas maintenant que je vais le lui demander. Le fosbury-flop, à l'époque, était encore une technique

révolutionnaire, les filles l'adoptaient plus volontiers que les garçons, elles le préféraient au roulé ventral, peut-être à cause de leur poitrine. Il plaçait le centre de gravité du corps du sauteur sous la barre à franchir, alors que le roulé le plaçait au-dessus. Le sport aussi est souvent une équation du temps et de l'espace. La vitesse, l'élan, l'abolition d'un espace. Et malgré les polémiques sur fond de guerre froide et de suprématie entre Américains et Soviétiques, le flop s'était imposé petit à petit. Comme le tackle en football, apparu dans les mêmes années, une façon de rétrécir le temps nécessaire pour parcourir un espace en survolant celui-ci. Les sportifs veulent sans cesse gagner du temps. Tout le monde veut gagner du temps. Et ici, dans cette usine perdue au milieu des champs, on s'efforce de le stabiliser, ce temps, de l'enfermer

dans un petit cadran pour qu'il s'écoule sans variation, au gré des mécanismes les plus compliqués mais qui se suffisent à eux-mêmes et ne sont tributaires d'aucune pile ou batterie ou remontoir, non, aucune énergie extérieure sinon celle du poignet.

Elle me dit, tu lui ressembles, à ton cousin. J'aurais envie de lui répondre qu'elle m'a connu en premier, et que le cas échéant, c'est lui qui me ressemblait. D'autant qu'il était plus jeune que moi. Un jour elle était venue me voir jouer, au Parc des Sports de Delémont, avec sa palissade de bois et ses vieilles tribunes, en bois elles aussi, un match contre l'équipe de mon cousin, je ne le lui avais pas présenté à la sortie des vestiaires, par jalousie, comme si j'avais su, déjà, qu'ils se rencontreraient, plus tard, qu'il se passerait quelque chose entre eux.

Les ateliers ouvrent par de grandes baies vitrées sur le calme de la campagne environnante, avec des plaques de neige visibles à la lisière des forêts. Tout le monde est silencieux, concentré, les gestes sont mesurés, précis, millimétrés. Elle a passé son bras sous le mien, et pose parfois sa tête contre mon épaule, pendant les explications. La réussite de la marque est spectaculaire et mondiale, je suis un peu interloqué par le contraste entre la modestie du lieu, un petit village des Franches-Montagnes, jadis essentiellement paysan, et la sophistication extrême des produits qui sortent de cette usine, moins de deux mille cinq cents pièces par an, à des prix qui sont ceux d'une maison. Tout est investi sur la qualité plutôt que sur la productivité, il faut du temps, de la méticulosité et de la patience, beaucoup de patience pour arriver à abolir tout écart

ou variation dans la mesure du temps... Je repense au couteau suisse, la dureté acérée de sa lame, la fermeté de sa main, la nécessité d'utiliser toute la longueur de la partie aiguisée pour couper au mieux, et au plus fin, de subtiles tranches de temps à travers lesquelles on peut lire le futur ou le passé, comme un palimpseste dont aucune montre ne voudra s'encombrer, mais dont la tête des hommes et des femmes est faite. Il faut six semaines pour installer le tourbillon d'un mouvement, puis trois semaines dévolues à son contrôle. À peine croyable. Le maître d'atelier répond à ma question sur Breguet, le génial horloger suisse de la cour royale à Paris et concepteur du fameux tourbillon, un système qui, en gros, compense les effets d'usure des pièces dus à la gravité et neutralise les différentes positions du poignet en les remettant dans un mouvement continu

sur une minute. Il a l'air étonné que je connaisse le tourbillon. Elle aussi a l'air étonné. Notre adolescence a été contemporaine des montres à quartz, cette simplicité vite lassante de déléguer le calcul du temps à une petite surface électronique, et il m'a fallu des années pour comprendre le prodige du mouvement automatique, toute sa complexité, ses difficultés, les obstacles, les corrections et compensations, et tout à coup je me souviens que nous sommes le 29 février, je la regarde, et lui dis, le 29. Elle sourit, et répond, oui, le 29, c'est son anniversaire. Je ne sais pas de qui elle parle. Elle me glisse encore dans l'oreille, tu comprendras, plus tard, tout est lié, rien ne relève du hasard, l'anniversaire de la conception, pas de la naissance, il est apparu dans un supplément du temps, et son père n'en a jamais rien su. Elle plisse les yeux, comme

un signe de complicité auquel je ne comprends rien. Et elle ajoute, tout aurait été très différent, si tu avais été à l'heure, ce jour-là. Les trains n'attendent pas, tu le savais. Et l'histoire ne ressert pas les plats. Mais il arrive qu'elle les réchauffe. Ou qu'elle les passe.

Le directeur nous conduit dans un autre atelier, et se lance dans une assez longue explication sur la nomenclature des modèles. La numéro 11 est célèbre pour avoir été celle d'un pilote de formule 1, et tout à coup je me rends compte qu'il a passé directement du numéro 39 au numéro 50, il sourit, une superstition asiatique portant sur le chiffre 4 les a conduits à sauter la quarantaine en entier, un marché à ménager, les meilleurs clients, puis il revient au numéro 27, son visage se plisse, de tension douloureuse et

de malice, il part bientôt d'un bon rire, elle nous a causé des insomnies, celle-là, une montre de 20 grammes, ni plus ni moins, dont 3,5 pour le seul tourbillon, un véritable chef-d'œuvre de légèreté. Elle me fait un clin d'œil. Eh oui, la légèreté. Toute la difficulté tenait à produire la montre la plus légère possible, et solide, capable de répondre aux besoins d'un champion de tennis en plein match, avec des chocs très violents, toute la campagne promotionnelle se serait effondrée si la montre avait giclé en l'air lors d'un revers ou d'un service gagnant, mais elle a tenu, la montre, elle a tenu au poignet pendant tout le tournoi de Roland-Garros, puis de Wimbledon, cette année-là et les années qui ont suivi, il secoue la tête, incrédule et fier. Il y a des caissons spécialement conçus pour soumettre les boîtiers et mouvements à des chocs simulés, très

violents, et ce modèle numéro 27 est le fruit d'interminables recherches pour enlever tout ce qui pouvait être enlevé à la montre sans en réduire la solidité et la résistance aux pressions. Elle prend le modèle sur l'établi et me le tend, pour que je le mette à mon poignet. Son culot m'étonnera toujours. Mais personne n'a l'air surpris. Je devine, chez tout le monde, un air de complicité. Ce qui l'amuse, dit-elle à la cantonade, c'est que la marge d'erreur consentie par les organismes d'agrément pour la plus haute qualité de mouvement, c'est cinq secondes d'avance par jour, et seulement deux de retard. Le directeur approuve, et en toute innocence, il précise que c'est pour que les gens ne ratent pas leur train. Elle me regarde. Elle plisse les yeux. «Tu avais plus que deux secondes de retard... » sourit-elle.

Je me suis déjà habitué à la montre, qui ne pèse effectivement rien au poignet. La légèreté accomplie. Le saut dans le vide. Elle m'a chuchoté à l'oreille, dans le couloir, que ce n'était pas tout à fait à moi. Que ce l'était de façon transitoire. Mon cousin avait laissé quelque chose, pour elle, pour le petit. Pour plus tard. Un placement à faire. Quelque chose du genre. Je ne comprenais pas où elle voulait en venir, ni de qui elle parlait quand elle évoquait «le petit». Il fallait que tu sois dans la boucle, a-t-elle ajouté avec une drôle de grimace. Après tout, ça aurait pu être toi. Ça aurait dû être toi, je pense. À la lumière du hall d'entrée, la pâleur de son visage me semble presque grise, les cernes sous ses yeux n'ont plus l'énergie de se cacher, les paupières tombent à demi, elle grimace à nouveau, de douleur. Je lui pose la main sur l'épaule. On nous

donne des prospectus, des livres. Et toutes les indications pour l'entretien de la montre, les contrôles à effectuer, on dirait une garantie à vie. J'ai l'impression que le temps est contenu dans le boîtier, et que les roues du mouvement sont un cœur qui n'arrêtera plus jamais de battre, pour l'éternité. C'est peut-être ça, le lieu d'où l'on vient : celui où l'on entend battre le pouls de l'éternité.

Quand on repart, la nuit tombe. Elle revient vers moi, de son pas mal assuré. Je pense qu'elle va m'embrasser, comme autrefois dans l'adolescence, qu'elle va poser ses lèvres légèrement crispées sur les miennes, mais non. Elle pose ses poignets sur mes épaules et me chuchote à l'oreille, Diego, tu te souviendras de ce prénom. Diego. Conçu dans une poche du temps. Tu trouveras tout dans la lettre, le jour venu. François t'aimait

beaucoup, mais il se sentait inférieur à toi, il avait peur, tu étais un fantôme encombrant pour lui. Je sais que je peux compter sur toi. Et ça me fait du bien. Ça m'aide à tenir encore un peu.

Pour lui.

Contact

Service de l'information et de la communication
2, rue du 24-Septembre
2800 Delémont
T +41 32 420 50 50
secr.sic@jura.ch
www.jura.ch

Impressum

Cette brochure a été imprimée à 1'500 exemplaires.
Concept et Design: openroom.ch, Zurich & Porrentruy
Nouvelle: Bernard Comment, Paris. Prix Goncourt de la nouvelle 2011

